

—Ah !... Cependant...

—Oui, je comprends ce que tu veux dire : elle est riche... Mais n'empêche qu'elle a eu ses peines, elle aussi... puisqu'elle est veuve.

—Veuve ! exclama Marie-Jeanne. Le comte de Bussièrès...

—Est mort... tout récemment...

Marie-Jeanne eut comme un tressaillement et une vive rougeur lui monta aux joues. Elle songeait à Robert Maurel !

A ce moment, Berlinguet revenait :

—V'là d'abord une potion ! dit-il ; c'est à prendre une cuillerée tout de suite, et après une d'heure en heure, jusqu'à ce que la cousine soit tout à fait bien...

« V'là ensuite un joli morceau de bœuf... »

—Eh bien ! charge-toi de la cuisine, Berlinguet, pendant que je vais me charger de la potion.

—Mais je crois, ma parole, qu'avec une seule cuillerée ça fera le compte ! exclama Berlinguet en regardant Marie-Jeanne. Car v'là que la cousine a déjà des couleurs...

« Allons !... allons !... fit le brave garçon, en se frottant les mains de plaisir, nous en aurons été quittes pour la peur !... »

« Pour lors, je vas m'occuper du bouillon : mais d'abord faut que je raccommode le fourneau. »

—C'est bien !... c'est bien ! interrompit Marguerite. Fais le nécessaire, pendant que je vais continuer de causer avec Marie.

Et s'essayant de nouveau en face de sa parente, la cousine Marguerite commença :

—Mais si la comtesse est veuve... elle a qui doit la consoler...

Cette fois Marie-Jeanne ne put retenir un mouvement. La pensée de Robert Maurel lui avait tout à coup traversé l'esprit.

—Oui, continua Marguerite, Mme de Bussièrès a un enfant...

—Un enfant ?

—Un garçon à peu près de l'âge de ton petit Charles !...

Et profitant de ce que Marie-Jeanne gardait le silence, la cousine Marguerite lui dit :

—Tu vois, Marie, que c'est une bonne fortune qui t'arrive là... Mme de Bussièrès t'attend !... Ce ne n'est pas comme si tu acceptais une place chez une personne que tu ne connaîtrais ni d'Adam ni d'Eve...

« Avec la comtesse tu seras aussi bien que lorsque autrefois tu passais des après-midi à courir et à jouer avec elle dans le parc de M. d'Anglemont. »

« Mme de Bussièrès ne te considéreras pas comme une servante... —Oh ! pour ça, non ! exclama Berlinguet en s'interrompant dans son occupation. »

« Il n'y a qu'à voir comme elle était aimable avec nous, hier, quand nous l'avons rencontrée... »

—Ah ! c'est hier que vous l'avez vue ? demanda Marie-Jeanne.

—Pas plus tard ! répondit Berlinguet. Elle sortait de son parc.

—C'était la première fois qu'elle revenait aux Prés-Saint-Gervais depuis son retour d'Italie, continua Marguerite.

—Elle nous a tout de suite demandé des nouvelles de tout le monde...

—D'abord, de la bonne-maman Catherine, n'est-ce pas, Berlinguet ?

—Oui !... Et puis elle s'est aussi, tout de suite, informée de la cousine Marie...

—J'ai déjà dit tout cela, Berlinguet... Marie-Jeanne sait à quoi s'en tenir.

—Eh bien, elle accepte ? s'informa aussitôt Berlinguet.

—C'est-à-dire que—comme toujours—la pauvre Marie est retenue par la question d'amour-propre, comme on dit.

—Mais il n'en faut pas d'amour-propre quand on a besoin de gagner sa vie... Ça ne se mange pas en salade, l'amour-propre...

—T'as raison, Berlinguet, surtout que, comme je disais à la cousine, elle sera chez Mme de Bussièrès comme si elle était chez elle.

« Il n'y a rien de changé depuis le temps où elle allait chez M. d'Anglemont... François est toujours le valet de chambre et Charlotte, la gouvernante... Il n'y avait que ce pauvre M. de Bussièrès, et il n'y est plus. »

—Marguerite a raison, approuva Berlinguet, et il n'y a pas à tergiverser !... C'est à prendre où à laisser, et moi je suis d'avis qu'il faut prendre... et tout de suite !...

Marie-Jeanne était à demi convaincue.

La cousine Marguerite, s'en apercevant, voulut la aider tout à fait.

—Voyons, Marie, dit-elle, tu n'y penses pas ! Refuser dans les conditions où tu te trouves, ça ne serait pas d'une bonne mère !

« Et nous savons, nous qui te connaissons si bien, que pour ton enfant il n'est rien que tu ne fasses... »

« Eh bien, la comtesse de Bussièrès t'offre tout ce qu'on pourrait désirer dans la situation. »

« Et voici ses propres paroles : « Amenez-moi Marie-Jeanne ; elle trouvera auprès de moi la paix, la tranquillité, le calme de l'esprit. Elle a besoin d'être consolée ?... Nous nous consolons mutuellement... » »

Berlinguet voulut placer son mot. Et s'avançant il dit :

—Mme de Bussièrès a ensuite ajouté : « Si je n'avais pas déjà cette bonne Charlotte, je prendrais Marie-Jeanne pour gouvernante. Mais je lui réserve la direction de la lingerie... »

—Comme tu vois, Marie, pas grand'chose à faire...

—Et de jolis gages ! ricana Berlinguet.

—De quoi économiser un bon petit magot pour ton fils...

Tout à fait ébranlée, Marie-Jeanne prit les mains de ses deux cousins :

—Ah ! vous êtes tous deux de bons et braves cœurs ! prononça-t-elle en les regardant tour à tour.

—Bien, bien !... C'est entendu !... Ne parlons pas de cela...

—Si fait, Berlinguet, je veux en parler parce que j'ai à me reprocher d'avoir manqué de confiance en vous...

—L'amour-propre, pardienne !... Toujours ce diable d'amour-propre !...

—Je n'aurais pas dû en avoir avec toi, Margot... N'étais-tu pas presque une sœur ?...

—Et une sœur qui t'aime !... A présent, puisque tu crois que t'as pas toujours bien agi avec nous... c'est le moment de nous prouver que... tu reconnais tes torts et que tu ne recommenceras pas...

—Et alors, dit Berlinguet, faut venir avec nous chez la comtesse de Bussièrès...

—Vas-tu encore refuser ? demanda la cousine.

—Non, Margot !...

—Tu acceptes ?

—Oui, Berlinguet. J'accepte.

—C'est bien décidé ?

—Oui, mes amis, bien décidé !

En prononçant ces mots, Marie-Jeanne avait porté les mains à sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur.

Son visage, qui naguère encore exprimait l'hésitation et l'embaras, était à présent plus reposé.

Il semblait qu'un rayon d'espérance l'eût subitement éclairé, dissipant le nuage qui l'assombrissait tout à l'heure.

Berlinguet et Marguerite avaient échangé un regard comme pour se consulter.

Ils se comprirent, car, reprenant la parole, Berlinguet s'écria :

—Et bien, cousine Marie, mon avis est qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud...

—Ce qui veut dire, continua Marguerite, que c'est aujourd'hui même qu'il faut aller voir Mme de Bussièrès.

—Déjà ? fit Marie-Jeanne.

—Puisqu'elle t'attend !

—Et même qu'elle y compte, tu pourrais dire Margot.

—Du reste, reprit cette dernière, puisque tu n'as plus rien à faire ici, ma pauvre Marie, pourquoi retarder ?... Et puis... c'est toujours une journée que tu n'auras pas perdue !...

« Pense à ton enfant !... »

—Je suis prête ! exclama Marie-Jeanne en se levant...

Mais elle avait trop présumé de ses forces, elle chancela en se retrouvant sur ses pieds.

Elle se ressentait encore de la terrible secousse qu'elle avait subie.

—Avant tout, lui dit Marguerite, il faut reprendre un peu de vigueur.

« Je vais d'abord te faire avaler une seconde cuillerée de cette potion qui t'a déjà fait du bien ; puis tu feras un bout de toilette, pendant que le potage va achever de bouillir... »

« Berlinguet, ajouta-t-elle s'adressant à son mari, tu iras tout seul au marché faire la recette ; moi... Je me donne un jour de congé... Je suis trop heureuse et je veux cuver mon bonheur, avec la cousine Marie ! »

—Oui, c'est une bonne journée pour le monde ! dit-elle en reprenant la conversation après le départ de son mari ; une bien bonne journée et que je ne donnerais pas pour tout l'argent que Berlinguet rapportera ce soir à la maison.

« Bonne pour toi, d'abord, ma pauvre Marie, pour toi qui vas pouvoir te reposer de ce travail qui t'épuisait et qui t'a fatigué les yeux ; bonne pour moi, qui saurai que tu es plus heureuse ; bonne aussi pour la comtesse de Bussièrès, qui sera enchantée d'avoir pu te prouver qu'elle n'est pas plus fière jadis, et surtout qui va retrouver en toi une compagne avec laquelle elle passera de bons moments, comme autrefois ! »

Lorsque, deux heures plus tard, Berlinguet était de retour, la mansarde avait presque un air de fête.

Le couvert était mis sur la petite table, qui depuis longtemps ne servait plus à l'ouvrière qu'en qualité de table à ouvrage.

La soupe y fumait dans la marmite que, faute de soupière, on avait placée au milieu.

Le bœuf et les légumes sur une assiette, la poule sur l'autre, complétaient ce menu. La bonne affection que lui témoignaient ses deux amis fit monter les larmes aux yeux de Marie-Jeanne.

C'était la première minute de douce émotion qu'elle éprouvait depuis longtemps.